

Élise Marienstras
**La résistance
indienne
aux États-Unis**

histoire
folio

RED POWER



Extrait de la publication

COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Élise Marienstras

La résistance
indienne
aux États-Unis

XVI^e-XXI^e siècle

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Gallimard

Extrait de la publication

La première édition de cet ouvrage a été publiée
dans la collection Archives,
dirigée par Pierre Nora et Jacques Revel.

Drapeau du mouvement du Red Power, années 1970.

© Éditions Gallimard / Julliard, 1980,
et 2014 pour la présente édition.

Élise Marienstras, historienne, professeur émérite à l'université Paris VII Diderot, a centré sa recherche et son enseignement sur l'histoire des États-Unis dans une double dimension : la politique de création nationale et les rapports entre populations d'immigration et populations autochtones. Elle a participé à plusieurs collectifs et a été maître d'œuvre d'une dizaine d'ouvrages portant sur l'histoire américaine. Ses premiers ouvrages sont parus aux Éditions Maspero : *En marge. Les minorités aux États-Unis* (avec Rachel Ertel et Geneviève Fabre), 1971, et *Les Mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800*, 1976, réédité chez Complexe en 1991. Aux Éditions Complexe, elle a publié *Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle. 1890* (1991 et 1996) et aux PUF en 2010 *The Federalist Papers. Défense et illustration de la Constitution fédérale des États-Unis* (avec Naomi Wulf). Elle est également l'auteur de nombreux articles, dont, tout récemment, « Eric Hobsbawm, un historien sans frontières » (*La Quinzaine littéraire* n° 1077, dossier « Clio mondialisée », février 2013).

Introduction

UNE AUTRE HISTOIRE

En 1980, se faisant l'écho de la révolte des Amérindiens, la collection « Archives » sortait de ses voies coutumières. Cette nouvelle édition suit la même démarche : parcourant cinq siècles d'histoire, elle présente aussi bien des textes d'une actualité proche que des récits plongeant dans les temps immémoriaux du mythe. En outre, par leur variété, ces documents se rattachent à plusieurs disciplines : histoire orale, discours de grands chefs, dialogues transposés par les informateurs et les interprètes, recueillis par les historiens, les ethnologues et les fonctionnaires; récits de voyageurs, de soldats, de missionnaires, extérieurs au monde sur lequel ils portent témoignage; textes de lois et ordonnances, rapports de commissions d'enquête, traités et déclarations officielles en provenance du législateur, du juge et du politicien conquérants; documents, articles de presse, textes d'entretiens qui constituent le fonds d'une historiographie contemporaine. Aucune de

ces sources ne pourrait se suffire à elle-même pour relater la résistance des Indiens à leur anéantissement par les Blancs, de même que l'histoire traditionnelle de la conquête de l'Ouest n'a jamais pu rendre compte à elle seule de l'existence simultanée des deux peuples et de leurs relations.

Comme chez la plupart des peuples sans écriture, l'histoire des Amérindiens lance un défi à l'historien occidental. Les chronologies habituelles, par exemple, deviennent aberrantes lorsqu'elles sont appliquées aux indigènes du « Nouveau Monde » qui sont alors relégués dans la « préhistoire » ou dans une histoire « précolumbienne » jusqu'en 1492, comme si la découverte de Christophe Colomb avait été un événement de *leur* histoire, ou comme si l'arrivée des Blancs les avait éveillés d'un long sommeil et avait provoqué dans leurs sociétés la mutation brutale qui leur aurait désormais permis de figurer dans l'ère historique ! Que dire aussi de la datation chrétienne pour des peuples dont le temps se découpe suivant les générations, les phases de la lune ou les saisons ? Et du découpage adopté par l'historiographie américaine qui divise l'histoire du continent en une période coloniale et une période nationale, sans tenir compte de la présence plurimillénaire des nations indiennes ?

Quant aux critères suivant lesquels les historiens abordent les sociétés occidentales — événements politiques, développement économique et

technologique ou mouvements sociaux et luttes de classes —, aucun ne convient dans l'approche d'une société intégrée dans laquelle les individus sont perçus dans une relation indestructible au groupe, et le groupe dans une relation globale à l'univers.

Les plus récentes études se font sous la bannière de l'ethnohistoire. Cette discipline est née sous l'impulsion d'ethnologues américains comme William Fenton et la fondation en 1954 de la revue *Ethnohistory*¹. Elle cherche à allier l'étude interne des sociétés tribales dans leur mode de subsistance, leurs structures de parenté, leurs institutions et leurs formes culturelles à l'examen d'une évolution qui s'est produite à la fois sous une impulsion autonome et en réaction aux facteurs externes de perturbation. C'est dire que l'ethnohistoire puise à de multiples sources tant d'origine indigène que coloniale et qu'elle emprunte à des disciplines aussi diverses que l'ethnologie, l'archéologie, la paléontologie ou l'histoire classique. Gilles Havard souligne que « le développement spectaculaire de l'ethnohistoire au cours des trente dernières années a permis de réviser l'histoire des relations entre Européens et Indiens en donnant naissance à la New Indian History (Nouvelle histoire indienne), qui repose sur l'historicisation des autochtones : ces derniers ne sont plus décrits comme des objets, des figurants relégués dans les notes de

bas de page ou sommairement présentés dans de courtes introductions de manuels, mais deviennent des sujets de l'histoire — comme les colons —, des acteurs dont on cherche à mettre en relief le point de vue ».

Enfin, le peuple sujet de cette histoire ne se laisse pas appréhender sans difficulté. La principale est l'obstacle de la tradition qui, au cours des cinq siècles écoulés, a fait des Amérindiens, victimes de la première grande offensive coloniale, le jouet de l'imaginaire blanc, l'objet d'une histoire qui se déroulait sans eux, ou contre eux, et dans laquelle ils ne figuraient que parce qu'éclairés par le regard du conquérant. Ils ont été tour à tour perçus comme les suppôts de Satan offerts à la mission réductrice des élus puritains, comme les bons sauvages des péans mythologiques, ou encore comme l'homme au premier stade de l'humanité, l'obstacle à la marche du progrès, la victime passive destinée par le sort à disparaître de la surface de la terre au bénéfice d'un monde plus évolué et plus méritant. Les missionnaires se sont chargés de les christianiser, les politiciens philanthropes ont voulu les « civiliser », les ethnographes se sont souciés de recueillir les vestiges de leur passé, les historiens ont raconté leur extermination, leur spoliation, leur enfermement. Beaucoup ont déploré prématurément leur disparition, mais la plupart sont restés sourds à la voix

des sociétés amérindiennes et aveugles à leur personnalité, à leur vitalité.

Pour restituer aux Amérindiens la fonction de sujets de leur propre histoire, le récit de la résistance tenace qu'ils ont menée contre l'entreprise d'extermination et de dépersonnalisation voulue par les Européens est le raccourci le plus commode, celui qui nous permet d'entendre directement leur parole, de les observer dans l'action, de les retrouver dans leur position de partenaires dans une histoire commune où Européens et Indiens ont chacun joué leur rôle. Vus sous cet angle, les Amérindiens paraissent exemplaires. Dans un rapport de forces de plus en plus inégal à mesure que se développaient les États-Unis, ils se sont opposés avec constance au vol de leurs terres, à la violence exterminatrice, à l'anéantissement de leurs structures sociales et de leurs cultures. Ils n'ont jamais définitivement succombé devant la puissance de leurs envahisseurs, usant, selon la circonstance, d'une extraordinaire habileté à saisir les armes les plus propices : guerre, guérilla, recours légal, usage inversé de l'acculturation, ressourcement au fond de spiritualité ancestrale. Dans une certaine mesure, les Amérindiens ont montré la voie aux mouvements de revendication minoritaire parce qu'ils n'ont jamais séparé la lutte pour la survie du combat pour l'identité. Les problèmes que posent de nos jours les Amérindiens dépassent leurs propres

communautés : réclamant non pas une intégration égalitaire et uniformisatrice dans la société américaine, mais la reconnaissance de leur souveraineté, ils posent aux États-Unis un problème à la fois moral et institutionnel. Ils remettent en question les valeurs et les normes imposées par les « Fondateurs » lors de la naissance des États-Unis, mais aussi les structures mêmes sur lesquelles repose la nation américaine. Plus encore, vu sous l'angle — controversé — de l'*homo non oeconomicus*², l'Amérindien concrétise, par l'affirmation de ses propres valeurs, le doute qui saisit le monde actuel sur le bien-fondé des civilisations technologiques. Il dénonce leur vocation au profit, leur exploitation abusive des ressources naturelles, l'enfermement de l'homme blanc dans une vie consacrée au seul profit matériel.

La voix des Amérindiens qui commence à se faire entendre au monde ne surgit pas du néant. Si, faisant écho à d'autres voix, elle parvient aujourd'hui à la conscience d'un plus grand nombre, elle n'en est pas moins le prolongement d'une revendication, d'une résistance et d'une révolte qui n'ont jamais pu être totalement étouffées depuis la « découverte » européenne. La résistance indienne moderne réunit en un faisceau toutes les révoltes du passé; elle les célèbre et les prolonge. Chacune de ces manifestations éveille la résonance d'un combat ancien. Nous verrons défiler l'histoire de ces luttes passées et présentes

par le truchement, surtout, du regard indien, avec toutes les réserves qu'imposent les problèmes insolubles de la double traduction — des langues indiennes à l'anglais et au français — et de la transposition d'une structure formelle du langage et de la pensée dans une autre.

Chapitre premier

IMAGE ET CONTRE-IMAGE : LA RÉALITÉ INDIENNE

Des Amérindiens, le monde occidental connaît surtout l'image qu'en ont transmise les mythes répandus par la littérature, l'histoire, le folklore, le cinéma, l'école et l'éducation familiale. Herman Melville raconte en 1857 :

Alors même que les Indiens avaient cessé de pratiquer la rapine, le pionnier de la forêt continuait à les voir de la même manière qu'un jury regarde un assassin ou qu'un trappeur regarde un chat sauvage — comme des créatures qu'il n'est pas prudent de prendre en pitié, avec lesquelles aucune trêve n'est possible, qu'il faut exterminer. [...] L'enfant du pionnier étant destiné à mener la même vie que son père — une vie où les principales relations humaines étaient celles qu'on entretenait avec les Indiens — mieux valait, pour son éducation, ne pas compliquer les choses et expliquer clairement au garçon ce qu'était un Indien et ce qu'on pouvait en attendre. Ainsi, le

pionnier qui, dans sa jeunesse, se montrait avide de savoir [...], n'entendait de ses maîtres, les vieux chroniqueurs de la forêt, que des récits sur le mensonge, la rapine, la tricherie des Indiens, la fraude et la perfidie indiennes, l'absence de conscience morale chez les Indiens, le goût du sang, le caractère diabolique des Indiens. Il apprenait dans la même leçon qu'il faut aimer son frère et qu'il faut haïr l'Indien.¹

STÉRÉOTYPES : UNE NATURE MAUVAISE

La haine et le mépris des indigènes ainsi développés chez l'enfant du pionnier coureur des bois s'appuyaient sur une image de l'Indien aussi ancienne que l'arrivée des premiers colons en Virginie et des Pèlerins du *Mayflower* en Nouvelle-Angleterre. L'image négative et stéréotypée des Indiens suit pas à pas l'histoire de l'immigration européenne et de la colonisation du nouveau continent : elle en est inséparable. À la suite des premiers colons de Virginie et des générations successives de Puritains en Nouvelle-Angleterre, les premiers citoyens des États-Unis naissants affrontent, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, un peuple dont ils se considèrent désormais comme les seuls interlocuteurs, et bientôt les seuls maîtres. Leur indépendance à peine acquise, toute contrainte britannique antérieure évanouie, les nouveaux citoyens

se donnent pour tâche de coloniser le continent tout entier. La jeune nation, construite sur des principes idéologiques et institutionnels, cherche à se donner des bases territoriales qui la rendront juridiquement et culturellement incontestable. Refuser aux Indiens le droit d'occupation des terres en prétendant qu'ils ne les cultivaient pas, c'était justifier l'occupation colonisatrice. Leur dénier toute culture et même toute humanité, c'était légitimer l'appropriation juridique du territoire par la nation américaine. C'est donc en toute logique qu'une personnalité influente comme l'était Hugh Henry Brackenridge, écrivain et journaliste de renom installé depuis 1780 dans la ville « frontière » de Pittsburgh où les accrochages avec les Indiens et les expéditions punitives étaient fréquents, accompagne son récit des *Atrocités indiennes* d'une leçon sur la « réalité » indienne et sur la juste cause des Blancs. Il écrit à son éditeur :

Au récit ci-inclus, je joins quelques observations concernant ces animaux, vulgairement appelés Indiens [...]. Ayant eu l'occasion d'apprendre à connaître le caractère de cette race d'après les actes que je lui vois journellement commettre, je crois bon de dire quelque chose au sujet de leur droit à la propriété du sol et de l'opportunité de signer des traités avec eux [...]. Dans un article de 1777, j'avais déjà démontré que leur prétention à la propriété d'un immense territoire en Amérique était absurde et inadmissible [...]. Sur quoi est fondée cette prétention ? Sur le droit du premier occupant.

Imaginons qu'un sauvage à la peau peinte en rouge, une plume passée au travers du nez, a posé le pied sur le vaste continent d'Amérique ; un second sauvage, les oreilles ornées d'anneaux, le nez fendu comme un porc, a aussi posé le pied sur le même territoire. Écoutons le premier Indien faire un discours au deuxième et lui demander de quitter le continent, car il y est venu le premier, l'a occupé tout entier, et y chasse le bison et l'élan aux grands bois. Cette exigence est-elle juste, et le deuxième sauvage doit-il pour cela repartir dans son canoë à la recherche d'un continent où personne n'a encore mis le pied ? [...] On peut dire que l'agriculture et la mise en valeur donnent un droit de propriété sur la terre. Quel usage ce troupeau annelé, zébré, tacheté, moucheté fait-il du sol ? Le cultive-t-il ? [...] Que penseriez-vous de l'idée de vous rendre au lieu où les bêtes se rassemblent pour s'abreuver et de vous adresser au grand buffle pour le prier de vous céder un peu de terre ? [...] En ce qui concerne les traités de paix avec cette race, on peut y opposer plusieurs arguments : ils ont une forme humaine, et peut-être appartiennent-ils à l'espèce humaine, mais, dans leur état présent, ils se rapprochent plutôt du diable [...]. Les tortures qu'ils pratiquent sur le corps de leurs prisonniers justifient qu'on les extermine.²

Bestial ou démoniaque, dépourvu de toute civilisation ou plongé dans une culture archaïque,

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DOCUMENTAIRE DES ÉTATS-UNIS [dir. Jean-Marie Bonnet et Bernard Vincent], III. Naissance de la République fédérale. 1783-1828 (éd.), Presses universitaires de Nancy, 1987.

« NOUS, LE PEUPLE ». Les origines du nationalisme américain, Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 1988.

L'ÉCOLE DANS L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS (avec Marie-Jeanne Rossignol), Presses universitaires de Nancy, 1994.

RÉVOLTES ET RÉVOLUTION EN AMÉRIQUE (avec Naomi Wulf), Atlande, 2005



*La résistance indienne
aux États-Unis*
Élise Marienstras

Cette édition électronique du livre
La résistance indienne aux États-Unis de Élise Marienstras
a été réalisée le 23 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070453986 - Numéro d'édition : 253492).

Code Sodis : N55945 - ISBN : 9782072492761 -
Numéro d'édition : 253493.